

Joyeux anniversaire !

Ça fait combien déjà ? Combien de temps... d'années, peut-être !? Ça passe si vite. Et l'on ne sait même pas très bien ce qui passe, finalement. On ne sent rien. Ben oui, c'est normal : il n'y a plus de temps... Plus d'heures (en retard), de jours (sans fin), d'années (de plus). C'est pas une grosse perte, me diras-tu. C'est même pas plus mal ! Sans doute. Cela a des avantages, c'est certain. Après... tu es forcément un peu perdu, déboussolé. T'as perdu le nord ! avec tout le reste. Tout le reste. Sans exception. Sauf la conscience... Mais conscience de quoi ? De pas grand chose ; ni de mauvais, ni de bon. Tu te demandes simplement ce que tu fais là. Ben rien, puisqu'il n'y a plus de « là » non plus. Et plus de « toi »... évidemment. Et ta conscience, c'est aussi une illusion. Comme quand on rêve ? Oui, un peu ; il y a de ça. Ah ben alors c'est pas grave, finalement. C'est même plutôt pas mal. Sauf que. Quoi ? Sauf que, même si tu ne sens plus rien, tu ne te sens pas bien pour autant. Et puis, d'un rêve, bon ou mauvais, on se réveille ! Tandis que là...

Chienne de vie ! T'as pas compris ? Quoi encore ? Rien. Oublie. Ça, c'est dans tes cordes. Déjà, avant, quand tout était encore là – avec une raison d'être là –, et bien c'est « tout » que tu oubliais. On n'y peut rien. On glisse dans le rien, petits riens par petits riens, bout à bout. Le rien où tout disparaît, peu à peu, comme dans un trou noir intérieur. Le physique comme le mental. Ne t'inquiète pas ! ça ne fait pas mal. Ça fait chier, c'est tout. On a tous quelque chose à perdre. Toi, c'était ta conscience. Pour le reste... Mais l'heure n'est plus au bilan. Plus d'heure, plus rien à mettre dans la balance, celle qui pèse les âmes.

Tu te souviens de la pesée des âmes ? sur les peintures égyptiennes, où le dieu chacal, Anubis, prenait le cœur du défunt et le mettait sur un plateau, avec solennité. C'est beau, mais c'est faux. T'as pas vu Anubis, ni pour être sur la photo – enfin la peinture (à fresque) – ni pour jouer avec lui à la marchande : « Y en a un peu plus... je vous le mets quand même ? » Tu sais pas quoi répondre. Un peu plus de quoi ? Au marché, quand tu y allais, c'était un peu plus de petits pois, ou d'abricots. Et toi, ça t'agaçait que le gars (ou la fille) – même si tu préférerais quand c'était un gars... surtout s'il était jeune et frais – ça t'agaçait qu'il ou elle en mette toujours un peu plus. C'est la base du métier ! qu'il ou elle t'aurait répondu. Tu aurais haussé les épaules, en rétorquant d'un ton froid : « Non, vous en enlevez. » Et ça, même si ça ne t'embêtait pas. Pas du tout même, puisque tu adores autant les abricots que les petits pois. Et la saison est courte. Or il n'y a plus de saison, pour toi. Ni pour les abricots, ni pour les petits pois. Dommage... Console-toi : tu ne perds rien. Cela fait belle lurette que tu ne manges plus. Même pas les pissenlits par la racine ! Plus besoin, c'est tout. C'est tout ou c'est rien ? C'est tout qui n'est plus rien.

Te voilà bien avancé... Avancé vers quoi ? me diras-tu. Nulle part où aller... étant déjà nulle part. Pourtant, ça ressemble à ce que tu as connu, et tu reconnais même très bien ceci ou cela. Or ce ne sont que des reflets – à moins que ce ne soit toi, le reflet... Tu es peut-être autant une réminiscence que ce que tu crois voir. Vois-tu le monde comme il a changé ? ou tel que tu l'as laissé. Personne ne répondra. D'autant qu'il n'y a personne, de toute façon.

Oui, oui, toi tu es là ! mais aucune personne, comme comment tu étais, avant, ne vient jamais ici. Quelle idée. Pour quoi faire ? Venir te voir ? alors que tu n'es pas visible... Et si même elle sent ta présence, je doute que ça lui fasse très plaisir... Cela aurait pu, si elle t'avait connu, mais je ne crois pas que ça puisse être le cas. Depuis bien longtemps, tu avais fait le vide, autour de toi. À présent, il est en dedans. C'est curieux d'avoir imaginé que le vide pouvait protéger. Ah oui, pas le vide : la distance. Comme dans la chanson⁹ de Léo Ferré : « Et l'on se sent tout seul, peut-être, mais peinard. » Possible... Mais aujourd'hui, il est certain que, peinard, ça ne va pas empêcher la peine. La peine de quoi ? Je n'en sais rien ; je ne connais pas ta vie, mais, dans toute vie, il y a des peines. Des peines qu'on finit par oublier, et d'autres non. Tu dois savoir mieux que moi de quoi je parle, non ?

En attendant, il n'y a rien à attendre. Pas de cadeau. En aucune circonstance. D'autant qu'il n'y en a plus aucune, de toute façon. Ça ne ressemble à rien de ce qu'on t'avait dit, avant ; de ce qu'on t'a fait croire. Aux enfants, on fait croire ce que l'on veut, mais tôt ou tard, ils se rendent compte. Et le charme est rompu. Et ça leur fait de la peine. Et après, ils ont honte d'y avoir cru. Ce sont les adultes qui devraient avoir honte, pourtant. Je me demande bien, d'ailleurs, pourquoi fait-on croire des choses, comme ça, aux enfants ? Des choses qui n'existent pas. Tu me diras que ça existe... dans leur imagination. Sauf que les enfants ne savent pas ce que c'est, l'imagination ; pour eux, tout est réel. Et le pire, c'est que cela amuse les adultes de les tromper. Ils sont heureux du pouvoir qu'ils ont sur ces petits êtres sans défense. Néanmoins, ils les aiment.

Aimer, c'est mentir ? Oui : à soi-même. Tiens, tu as souri. Enfin, c'était peut-être une grimace. On ne se voit pas bien ; si ce n'est... pas du tout. Ce qui n'empêche pas de se reconnaître.

Les anniversaires, il faut être un enfant pour aimer ça. Le gâteau, les cadeaux, les gens autour (famille ou amis). On crie, on rit. La veille, tu as eu du mal à t'endormir, à cause de l'excitation. Cela faisait un moment que tu guettais la date ; cette date si particulière que tu connais par cœur, depuis longtemps. Quand tu la vois, ça te fait quelque chose ; quelque chose d'agréable. Il n'y a qu'à toi qu'elle fait cet effet – et aux gens qui sont nés le même jour, évidemment... Mais bon : tout ça t'a passé, à force. Ce n'est plus devenu un joyeux événement ; ni même un événement du tout – ou alors, désagréable. Tu vois ta gueule ; ta vieille gueule – qui n'est pas si vieille que ça ! mais elle t'en donne l'impression. Évidemment, faut pas regarder des photos de toi, d'il y a quelques temps. Qu'est-ce que tu faisais jeune ! alors qu'à ce moment, tu te croyais déjà vieux. Être vieux, ça dispense d'être jeune, ce qui est bien fatigant ; même si ça ne fatigue pas, quand on est jeune...

Une de plus de vécue, une de moins à vivre. Une quoi ? Une rien du tout ! une moins que rien. C'est juste la Terre qui a fait le tour du Soleil. Tu parles d'un événement... Ça fait quatre milliards et demi de fois qu'elle le fait ! Pas de quoi donner le tournis. Par contre, ce qui donne le vertige, c'est quand tu te penches sur ton petit parcours, et qu'il semble aussi loin que des étoiles. Il ne brille pas autant, mais ça ne t'empêche pas de pouvoir en être ému.

Que les souvenirs fussent bons ou mauvais, ou ni l'un ni l'autre, ils appartiennent à ton passé, et ton passé, en vieillissant, il devient de la nostalgie. Ce n'est pas forcément un maladie – sauf à outrance : « tout abus est dangereux pour la santé (mentale) ! » – mais c'est un mal. Littéralement : « le mal du retour ». Même en pensées, retourner dans son passé, c'est là une perte de temps. Plus personne ne te reconnaîtra, et rien ne te paraîtra pareil. Tu es plus grand déjà, et tout sera plus petit que dans tes souvenirs. Et puis, les souvenirs, ça modifie toujours le réel – en bien, évidemment. Sans parler que, le présent, ton présent, il ne tardera pas à te manquer – plus que tu ne l'aurais cru. De plus, il n'y a pas un seul passé, mais une succession ! Ce sont des tranches, des tranches de vie ; des périodes, plus ou moins longues (plutôt moins). Et pour chacune d'entre elles, tu n'es pas le même ; à chaque fois, tu es quelqu'un d'autre. Oh, je ne nie pas une certaine parenté, et même une parenté certaine, mais, fondamentalement, les différences sont grandes. Sur le physique, le mental, l'entourage, les lieux, les circonstances, etc. Ce sont autant de contextes en tous genres presque étanches les uns par rapport aux autres. Bien sûr, ça ne s'est pas senti, en le vivant. Mais c'est comme dans un train de nuit : tu t'es endormi quelque part, et tu te réveilles ailleurs. Une simple nuit suffit ! Alors des années... tu imagines ?

Elles passent, ces années... n'ayant que cela à faire ; et tu les a regardé faire, plus ou moins passivement, laissant plus ou moins de traces, dans ta vie, plus ou moins profondes, jusqu'au moment où elles cessent de passer. Au suivant. Ni fleurs, ni couronnes, ni bougies, ni gâteau.